

# civilisation et culture



Sur les murs de Bissao

## LA CULTURE ET LE COMBAT POUR L'INDEPENDANCE

Amilcar Cabral

*Voici déjà cinq ans, le 20 janvier 1973, le Secrétaire Général du Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée-Bissau et des îles du Cap Vert (P.A.I.G.C.) était sauvagement abattu à Conakry par des agents à la solde du colonialisme portugais. Amilcar Cabral était non seulement un homme d'action mais aussi un théoricien averti de la révolution africaine.*

*Par sa démarche théorique, il a essayé d'analyser et d'expliquer l'échec de la première vague des indépendances africaines au début des années soixante. Pour Cabral, l'essentiel était de tirer des leçons de ces échecs pour que la lutte de libération en Guinée-Bissau puisse déboucher sur une indépendance authentique axée sur ce qu'il appelait «un homme nouveau». Dans cette perspective, la réflexion de Cabral réservait une place de tout premier ordre à la culture au sens large du terme. Il ne s'agissait pas des égarements idéalistes d'une quelconque «négritude», mais plutôt de la culture en tant qu'arme dans la mobilisation de masse et pour la mise en place d'une société post-coloniale ayant repris sa propre dynamique historique.*

*Nous publions en hommage à Amilcar Cabral de larges extraits de son texte sur la place de la culture dans la lutte de libération (colloque de l'UNESCO juillet 1972). On notera, particulièrement, l'actualité brûlante des propos du grand dirigeant guinéen surtout en ce qui concerne la montée des luttes en Afrique australe.*

*« Il s'avère que la culture est le fondement même du mouvement de libération, et que seules peuvent se mobiliser, s'organiser et lutter contre la domination étrangère les sociétés qui préservent leur culture. Celle-ci, quelles que soient les caractéristiques idéologiques ou idéalistes de son expression, est un élément essentiel du processus historique. »*

Amilcar Cabral

La lutte des peuples pour la libération nationale et pour l'indépendance est devenue une force immense de progrès pour l'humanité et constitue, sans aucun doute, l'un des traits essentiels de l'histoire de notre temps.

Une analyse objective de l'impérialisme, en tant que fait ou phénomène historique « naturel », voire « nécessaire » dans le cadre du type d'évolution économique-politique d'une partie importante de l'humanité, révèle que la domination impérialiste, avec tout son cortège de misères, de pillages, de crimes et de destruction de valeurs humaines et culturelles, ne fut pas qu'une réalité négative...

Dans les pays colonisés, où la colonisation bloqua, en général, le processus historique du développement des peuples dominés quand elle ne procéda pas à leur élimination radicale ou progressive, le capital impérialiste imposa de nouveaux types de rapports au sein de la société autochtone, dont la structure devint plus complexe; il suscita, fomenta, envenima ou résolut des contradictions et des conflits sociaux.

Il introduisit, avec le cycle de la monnaie et le développement du marché intérieur et extérieur, de nouveaux éléments dans l'économie; il amena la naissance de nouvelles nations à partir de groupes humains ou de peuples se trouvant à des stades divers de développement historique.

### La domination impérialiste

Ce n'est pas défendre la domination impérialiste que de reconnaître qu'elle donna de nouveaux mondes au monde, dont elle réduisit les dimensions, qu'elle révéla de nouvelles phases de développement des sociétés humaines et, en dépit ou en raison des préjugés, des discriminations et des crimes auxquels elle donna lieu, contribua à donner une connaissance plus profonde de l'humanité, comme un tout en mouvement, comme une unité dans la diversité complexe des caractéristiques de son développement.

La domination impérialiste sur divers continents favorisa une confrontation multilatérale et progressive (parfois abrupte) non seulement entre différents hommes mais encore entre différentes sociétés [...]

En réalité, jamais l'homme ne s'intéressa autant à la connaissance d'autres hommes et d'autres sociétés qu'au cours de ce siècle de domination impérialiste. Une quantité sans précédents d'informations, d'hypothèses et de théories s'est ainsi accumulée, notamment dans les domaines de l'histoire, de l'ethnologie, de l'ethnographie, de la sociologie et de la culture, relatives aux peuples ou aux groupes humains soumis à la domination impérialiste.

Les concepts de race, de caste, d'ethnie, de tribu, de nation, de culture, d'identité, de dignité, et tant d'autres encore, sont devenus l'objet d'une attention croissante de la part de ceux qui étudient l'homme et les sociétés dites « primitives » ou en « évolution ».

Plus récemment, avec l'essor des mouvements de libération, la nécessité est apparue d'analyser les caractéristiques de ces sociétés en fonction de la lutte menée et de déterminer les facteurs qui déclenchent ou freinent cette lutte. Les chercheurs tombent en général d'accord que, dans ce contexte, la culture revêt une importance particulière. L'on peut donc admettre que toute tentative visant à éclairer le vrai rôle de la culture dans le développement du mouvement de libération (pré-indépendance) peut être une contribution utile à la lutte générale des peuples contre la domination impérialiste.

Le fait que les mouvements d'indépendance sont en général marqués, même dans leur phase initiale, par un essor des manifestations à caractère culturel, a fait admettre que ces mouvements sont précédés d'une « renaissance » culturelle du peuple dominé. L'on va même plus loin, en admettant que la culture est une méthode de mobilisation du groupe, voire une arme dans la lutte pour l'indépendance.

A partir de l'expérience de notre propre lutte et, l'on pourrait dire, de l'Afrique tout entière, nous estimons qu'il s'agit là d'une conception trop limitée, sinon erronée, du rôle primordial de la culture dans le développement du mouvement de libération. Elle découle, pensons-nous, d'une généralisation incorrecte d'un phénomène réel mais restreint, se situant au niveau des élites ou des diasporas coloniales. Généralisation qui ignore ou néglige cette donnée essentielle du problème : le caractère indestructible face à la domination étrangère.

### L'échec de l'« assimilation »

A certaines exceptions près, le temps de la colonisation ne fut pas suffisant pour permettre, tout au moins en Afrique, une destruction ou une dépréciation significative des éléments essentiels de la culture et des traditions du peuple colonisé. L'expérience coloniale de la domination impérialiste en Afrique révèle que (le génocide, la ségrégation raciale et l'apartheid exceptés) la seule solution prétendument « positive » trouvée par la puissance coloniale pour nier la résistance culturelle du peuple colonisé est l'« assimilation ». Mais l'échec total de la politique d'« assimilation progressive » des populations natives est la preuve évidente aussi bien de la fausseté de cette théorie que de la capacité de résistance des peuples dominés [...]

L'influence de la culture de la puissance coloniale est presque nulle au-delà des limites de la capitale et d'autres centres urbains. Elle n'est ressentie de façon



significative que dans la verticale de la pyramide sociale coloniale — celle que créa le colonialiste lui-même — et s'exerce spécialement sur ce que l'on peut appeler la petite bourgeoisie autochtone et sur un nombre très réduit de travailleurs des centres urbains.

L'on constate donc que les grandes masses rurales, de même qu'une fraction importante de la population urbaine, soit au total plus de 99% de la population indigène, demeurent à l'écart, ou presque, de toute influence culturelle de la puissance coloniale. Ce qui précède implique que, non seulement pour les masses populaires du pays dominé, mais aussi pour les classes dominantes autochtones (chefs traditionnels, familles nobles, autorités religieuses), il n'y a pas, en général, destruction ou dépréciation significative de la culture et des traditions.

Réprimée, persécutée, humiliée, trahie par un certain nombre de catégories sociales compromises avec l'étranger, réfugiée dans les villages, dans les forêts et dans l'esprit des victimes de la domination, la culture survit à toutes les tempêtes, pour reprendre grâce aux luttes de libération, toute sa faculté d'épanouissement.

Voici pourquoi le problème d'un « retour aux sources » ou d'une « renaissance culturelle » ne se pose pas, ni ne saurait se poser pour les masses populaires : car elles sont porteuses de culture, elles sont la source de la culture et, en même temps, la seule entité vraiment capable de préserver et de créer la culture, de faire l'histoire.

Pour une appréciation correcte du vrai rôle de la culture dans le développement du mouvement de libération, il faut donc, au moins en Afrique, faire la distinction entre la situation des masses populaires, qui préservent leur culture, et celle des catégories sociales plus ou moins assimilées, déracinées, et culturellement aliénées.

### La petite bourgeoisie autochtone

Les élites coloniales autochtones, forgées par le processus de colonisation, même si elles sont porteuses d'un certain nombre d'éléments culturels propres à la société autochtone, vivent matériellement et spirituellement la culture de l'étranger colonia-

liste, auquel elles cherchent à s'identifier progressivement, et dans le comportement social et dans l'appréciation même des valeurs culturelles indigènes.

A travers deux ou trois générations au moins de colonisés, il se forme une couche sociale constituée de fonctionnaires d'Etat et d'employés des diverses branches de l'économie (notamment du commerce) ainsi que de membres des professions libérales et de quelques propriétaires urbains et agricoles. Cette petite bourgeoisie autochtone, forgée par la domination étrangère et indispensable au système d'exploitation coloniale, se situe entre les masses populaires travailleuses de la campagne et des centres urbains, et la minorité de représentants locaux de la classe dominante étrangère.

Bien qu'elle puisse avoir des rapports plus ou moins développés avec les masses populaires ou avec les chefs traditionnels, elle aspire en général à un train de vie semblable, sinon identique, à celui de la minorité étrangère ; simultanément, alors qu'elle limite ses rapports avec les masses, elle essaie de s'intégrer à cette minorité, bien souvent au détriment des liens familiaux ou ethniques et toujours aux dépens des individus.

Mais elle n'arrive pas, quelles que soient les exceptions apparentes, à franchir les barrières imposées par le système : elle est prisonnière des contradictions de la réalité culturelle et sociale où elle vit, car elle ne peut pas fuir, dans la paix coloniale, sa condition de classe marginale ou « marginalisée ». Cette marginalité constitue le drame socioculturel des élites coloniales ou de la petite bourgeoisie indigène, vécu plus ou moins intensément selon les circonstances matérielles et le niveau d'acculturation, mais toujours sur le plan individuel, non collectif.

C'est dans le cadre de ce drame quotidien, sur la toile de fond de la confrontation généralement violente entre les masses populaires et la classe coloniale dominante, que surgit et se développe chez la petite bourgeoisie indigène un sentiment d'amertume ou un complexe de frustration et, parallèlement, un besoin pressant, dont elle prend peu à peu conscience, de contester sa marginalité et de se découvrir une identité. Elle se tourne donc vers l'autre pôle du conflit socioculturel au sein duquel elle vit : les masses populaires natives.

### Le « retour aux sources »

D'où le « retour aux sources » qui semble d'autant plus impérieux que l'isolement de la petite bourgeoisie est grand, et que son sentiment ou son complexe de frustration est aigu, comme c'est le cas pour les diasporas africaines implantées dans les métropoles colonialistes ou racistes.

Ce n'est donc pas par hasard que des théories ou des mouvements, tels que le panafricanisme et la négritude (deux expressions pertinentes fondées principalement sur le postulat de l'identité culturelle de tous les Africains noirs), furent conçus hors de l'Afrique noire. Plus récemment, la revendication, par les Noirs américains, d'une identité africaine, est une autre manifestation, peut-être désespérée, de ce besoin de « retour aux sources », quoique nettement influencée par une réalité nouvel-

le : la conquête de l'indépendance politique par la grande majorité des peuples africains.

Mais le « retour aux sources » n'est, ni ne peut être en lui-même, un acte de lutte contre la domination étrangère (colonialiste et raciste), et il ne signifie pas non plus nécessairement un retour aux traditions. C'est la négation, par la petite bourgeoisie indigène, de la prétendue suprématie de la culture de la puissance dominatrice sur celle du peuple dominé avec lequel elle a besoin de s'identifier.

Le « retour aux sources » n'est donc pas une démarche volontaire, mais la seule réponse viable à la contradiction irréductible qui oppose la société colonisée à la puissance coloniale, les masses populaires exploitées à la classe étrangère exploitante.



*Alphabétisation dans les maquis*

Lorsque le « retour aux sources » dépasse le cadre individuel pour s'exprimer à travers des « groupes » ou des « mouvements », cette contradiction se transforme en conflit (voilé ou ouvert), prélude du mouvement de pré-indépendance ou de lutte pour la libération du joug étranger.

Ainsi, le « retour aux sources » n'est historiquement conséquent que s'il implique non seulement un engagement réel dans la lutte pour l'indépendance, mais encore une identification totale et définitive avec les aspirations des masses populaires qui ne contestent pas seulement la culture de l'étranger, mais aussi, globalement, la domination étrangère. Sinon, le « retour aux sources » n'est autre chose qu'une solution visant à obtenir des avantages temporaires, une forme consciente ou inconsciente d'opportunisme politique.

Il faut remarquer que le « retour aux sources », qu'il soit apparent ou réel, ne se

produit pas de façon simultanée et uniforme au sein de la petite bourgeoisie autochtone. C'est un processus lent, discontinu et inégal, dont le développement dépend du degré d'acculturation de chaque individu, de ses conditions matérielles d'existence, de sa formation idéologique et de sa propre histoire en tant qu'être social.

Cette inégalité est à la base de la scission de la petite bourgeoisie indigène en trois groupes, face au mouvement de libération : une minorité qui, même si elle souhaite la fin de la domination étrangère, s'accroche à la classe coloniale dominante et s'oppose ouvertement à ce mouvement, pour défendre sa sécurité sociale ; une majorité d'éléments hésitants ou indécis ; et une autre minorité dont les éléments participent à la

quelles que soient les caractéristiques idéologiques ou idéalistes de son expression, est un élément essentiel du processus historique. C'est en elle que réside la capacité d'élaborer ou de féconder des éléments qui assurent la continuité de l'histoire et déterminent, en même temps, les possibilités de progrès et de régression de la société.

L'on comprend ainsi que, la domination impérialiste étant la négation du processus historique de la société dominée, elle soit nécessairement la négation de son processus culturel. Aussi — et parce qu'une société qui se libère vraiment du joug étranger reprend les routes ascendantes de sa propre culture — la lutte de libération est-elle avant tout, un acte de culture.

La lutte de libération est un fait essentiellement politique. Par conséquent, seules les méthodes politiques peuvent être utilisées au cours de son développement. La culture n'est donc pas, ni ne saurait être une arme ou une méthode. Elle est bien plus que cela. En effet, c'est dans la connaissance concrète de la réalité locale, en particulier de la réalité culturelle, que se fondent le choix, la structuration et le développement des méthodes les plus adéquates pour la lutte [...]

Quelle que soit sa forme, la lutte exige la mobilisation et l'organisation d'une majorité importante de la population, l'unité politique et morale des diverses catégories sociales, la liquidation progressive des vestiges de la mentalité tribale et féodale, le refus des règles et des tabous sociaux et religieux incompatibles avec le caractère rationnel et national du mouvement libérateur, et elle opère encore beaucoup d'autres modifications profondes dans la vie des populations.

Cela est d'autant plus vrai que la dynamique de la lutte exige encore la pratique de la démocratie, de la critique et l'auto-critique, la participation croissante des populations à la gestion de leur vie, l'alphabétisation, la création d'écoles et de services sanitaires, la formation de cadres issus des milieux paysans et ouvriers, et bien d'autres réalisations qui impliquent une véritable « marche forcée » de la société sur la route du progrès culturel. Cela montre que la lutte de libération n'est pas qu'un fait culturel, elle est aussi un facteur de culture [...]

## **La réaction de la puissance coloniale**

[...] Pour que la culture joue le rôle qui lui revient dans le mouvement de libération, celui-ci doit établir avec précision les objectifs à atteindre sur la voie de la reconquête du droit du peuple qu'il représente et dirige à avoir sa propre histoire et à disposer librement de ses forces productives en vue du développement ultérieur d'une culture plus riche, populaire, nationale, scientifique et universelle.

Ce qui est important pour le mouvement de libération, ce n'est pas de prouver la spécificité ou la non-spécificité de la culture du peuple, mais de procéder à l'analyse critique de cette culture en fonction des exigences de la lutte et du progrès et de la situer, sans complexe de supériorité ou d'infériorité, dans la civilisation universelle, comme une parcelle du patrimoine commun de l'humanité, en vue d'une intégration harmonieuse dans le monde actuel. ■

création et à la direction du mouvement de libération.

Mais ce dernier groupe, qui joue un rôle décisif dans le développement du mouvement de pré-indépendance, ne parvient vraiment à s'identifier avec les masses populaires (avec leur culture et leurs aspirations) qu'à travers la lutte, le degré de cette identification dépendant de la forme ou des formes de la lutte, du contenu idéologique du mouvement et du niveau de conscience morale et politique de chaque individu.

## **La culture : fondement de la libération**

Il s'avère que la culture est le fondement même du mouvement de libération, et que seules peuvent se mobiliser, s'organiser et lutter contre la domination étrangère les sociétés qui préservent leur culture. Celle-ci,